Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 12

Artikel: Vladimir Nabokov : rencontre avec un écrivain phénoménal
Autor: Arsenijevic, Drago / Nabokov, Vladimir
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-827487

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vladimir Nabokov: rencontre avec un écrivain phénoménal

Vladimir Nabokov habitait à l'Hôtel Palace à Montreux depuis 1961, où il louait un double appartement avec trois salles de bain, deux cuisines et cinq téléphones. C'était son côté vieille Russie des tsars, l'habitude d'un luxe feutré dont apparemment il ne pouvait se passer. C'est là que notre collaborateur a eu le privilège de le rencontrer.

Les Nabokov n'avaient pourtant pas l'intention de s'établir à Montreux. C'est Peter Ustinov qui leur avait vanté, avec conviction, les charmes de la Riviera vaudoise. Avant de m'affirmer qu'il «aimait tendrement cette ville, parce qu'elle est belle, hospitalière et qu'on y est bien pour travailler», Vladimir Nabokov me tendit trois feuilles dactylographiées. «Voici votre interview, vous pouvez la publier», me dit-il assez sèchement. Puis il ajouta, tout en faisant signe au serveur (je constaterai qu'il connaît les prénoms de tous les garçons de l'hôtel): «Je veux bien parler avec vous, on va prendre un thé, mais vous ne pourrez citer aucun de mes propos entre guillemets». Je constatai qu'il avait mis un très visible «Copyright by Vladimir Nabokov» au bas de son texte. Devant mon sourire perplexe, il précisa: «Il faut absolument le mettre, sans cela le Figaro littéraire va tout de suite vous piquer l'interview...» Une demi-heure et deux tasses de thé plus tard, Nabokov comprit mes raisons d'écrire moi-même l'échange de nos propos, tout en continuant d'insister sur les guillemets...

«Nous n'avons pas quitté les Etats-Unis pour fuir le fisc américain, mais pour nous rapprocher de notre fils Dmitri qui vit à Monza», m'expliqua d'emblée Vladimir Nabokov alors que je ne lui avais même pas posé cette question. Puis il pointa son index vers le texte que j'avais abandonné sur la table basse, à côté de la théière: «Ma femme et moi, comme je l'ai écrit, aimons nous promener. Nous faisons jusqu'à 25 km par jour. Après le thé, si vous êtes d'accord, on ira faire un tour... L'arrangement des fleurs le long du chemin de Territet à Clarens est l'œuvre d'un artiste. J'aime à penser à tous les poètes et prosateurs anglais et russes qui se sont promenés ici en laissant l'empreinte de leur imagination sur le paysage après y avoir puisé eux-mêmes leur inspiration.»

La passion des papillons

Nabokov ne vivait pas dans une tour d'ivoire. Les problèmes de la vie quotidienne le concernaient. C'était son côté américain. Il rouspétait contre les camions «transportant toute une forêt ou tout un éboulement», contre le bruit, contre la vitesse des voitures, la forme pyramidale des berlingots de lait. Nabokov était intarissable sur les oiseaux lémaniques. C'était son côté entomologiste. Passionné de papillons, il fut chargé entre 1942 et 1948 de recherches au Musée de zoologie de Harvard. Son texte écrit vint à mon secours lorsqu'il fallut évoquer son adoration des chocards (Coracia graoulous en latin), du grèbe dit huppé et de la foulque macroule que, selon Nabokov, «les Montreusiens nomment à tort poule d'eau, dont elle est la cousine».

Près de son fils, Nabokov était cependant loin des Etats-Unis, seul pays où il se sentait tout à fait chez lui. Né à Saint-Pétersbourg en 1899, il quitta la Russie en 1919, mais avant de s'embarquer pour l'Amérique, il connut d'abord une période européenne. «Jusqu'en 1940, j'ai vécu la vie insouciante et fertile d'un intellectuel émigré en Angleterre, en Allemagne, en France. Pendant cette période, très agréable d'ailleurs, j'écrivis une douzaine de romans en russe, mais comme tous les livres produits en exil par des émigrés russes, les miens furent bannis».

Après son mariage en 1925 avec une émigrée russe, et après la naissance de leur fils en 1934, vint la période américaine. «Désormais, tous mes livres furent écrits en anglais, langue que je connais depuis mon enfance. J'avoue que je ne m'intéressais pas à la réussite commerciale, quoique je sois enchanté d'être bien payé. Je n'ai jamais écrit que pour un seul lecteur, pour Monsieur Nabokov, pour lui seul.»

Bien qu'il avouait dans son livre de souvenirs «Autres rivages» que ce fut une tragédie pour lui de troquer son vocabulaire russe si riche contre un mauvais anglais de remplacement, Nabokov se considérait comme un écrivain américain. A cause de cette appartenance à la littérature américaine, qu'il qualifiait de sensationnelle, Nabokov ne voulait parler des auteurs contemporains d'outre-Atlantique. Il consentait tout au plus à reconnaître le grand talent de Truman Capote, tout en précisant que l'auteur du best-seller «De sang-froid» n'avait pas inventé un nouveau genre et qu'il le savait très bien.

Etonnante Lolita

En revanche, Nabokov était à l'aise pour parler d'auteurs européens. Il plaçait en exergue Robbe-Grillet, «le plus grand après Proust», pourtant incompréhensible aux yeux de Nabokov comme critique, surtout lorsqu'il parlait du Nouveau Roman. On sentait que Nabokov détestait les «écoles», les classifications. Il n'aimait pas non plus qu'on l'appelât «le père de Lolita». Cependant, il ne pouvait réfuter que ce livre avait fait sa gloire universelle. A tel point que les Italiens appelaient son fils Lolito. Curieusement, Nabokov était sûr que «Lolita» res-

Vladimir Nabokov, en tête à tête avec lui-même Photo Yves Debraine

terait à jamais dans son tiroir. C'était comme un problème d'échecs – une autre de ses grandes passions avec la littérature et les papillons – qu'il fallait résoudre. Pour lui-même.

«Lorsque je publiai ma Lolita, se souvenait-il, je fus d'abord fort étonné de l'accueil merveilleux qui lui fut réservé. Je me rendais bien compte, il va de soi, que beaucoup de personnes n'avaient acheté ce livre pour des raisons strictement artistiques, mais – comment dirais-je? – érotiques. Evidemment, ceci ne me concernait pas quoique je fusse bien aise que cette aimable enfant ait été tellement choyée.»

Comme Pouchkine donc, Nabokov écrivait pour lui-même. Et publiait pour vivre. Faisait-il des concessions pour cela? Jamais, affirmait-il. «Lorsque John Ray, dans la préface de Lolita, écrivait que ce livre était une bonne leçon de morale, ce n'était que moquerie». Le public l'avait-il compris ainsi? «Evidemment, puisque c'est le public le plus subtil du monde» (sic). Nabokov esquissait alors un sourire compassé qui, me semblait-il, était plein d'indulgence pour mon incrédulité.

A l'époque (1967), Nabokov travaillait depuis cinq ans au roman «le plus ardu et hardi» qu'il eût jamais abordé, «Ada ou Ardeur», qui sera considéré comme son chef-d'œuvre. Il parla aussi beaucoup du «chantier des traductions», un jeu d'épreuves, «triste jeu à vrai dire».

«Les écrivains du temps passé ne connaissaient pas les misères de la traduction contrôlée par l'auteur. Tourguéniev, je crois, était une exception». L'homme aux cheveux gris, à la puissante carrure d'un gardien de football, poste auquel il joua durant ses études à Cambridge, aux mains épaisses d'un menuisier qui tripotaient un tout petit crayon jaune avec lequel il écrivait où qu'il fût, sur des fiches faciles à glisser dans la poche, cet homme au regard profond comme le lac me parlait et le temps semblait avoir suspendu son cours.

Etait-ce cette poussière du soleil qui pénétrait dans le salon où nous étions assis, les fenêtres grandes ouvertes sur les Alpes françaises, qui avaient transformé l'atmosphère? Nabokov qui me parlait maintenant n'était plus ce féroce critique des journalistes, de Freud et de Pasternak de tout à l'heure. Ce n'était plus l'homme qui bavarde avec les garçons qui réparent le store sur la grande terrasse de l'hôtel. Il n'y avait en lui qu'une puissante évocation du passé et, irrésistiblement, en cet instant précis, m'était revenu à l'esprit cette petite page de ses souvenirs d'enfance: «Je revois ma salle d'études, les roses bleues de la tapisserie, la fenêtre ouverte. Elle remplit de son reflet tout le miroir ovale au-dessus du divan de cuir où mon oncle est assis, occupé à savourer un livre tout déchiré. Une sensation de sécurité, de bien-être, de chaleur estivale, se répand dans ma mémoire. Vigoureuse réalité qui fait du présent un fantôme. Le miroir déborde de lumière: un bourdon est entré dans la pièce et cogne contre le plafond. Tout est bien, rien ne changera jamais, personne jamais ne mourra».

Drago Arsenijevic